

DÉCODER LES TITRES DE PRESSE

Les compétences de lecture et les routines rédactionnelles en question

Laura Calabrese¹

Dans cet article, nous présentons les mécanismes cognitifs et langagiers qui se trouvent à la base d'une compétence de lecture liée au discours médiatique: celle d'actualiser des toponymes, des dates ou des noms communs dans un emploi événementiel. Nous décrivons, dans un premier moment, le processus par lequel un «désignant d'événement» encode la mémoire de l'actualité (i. e. Tchernobyl, Mai-68, BHV, les caricatures de Mahomet). Dans un deuxième temps, nous examinons quels sont les indices qui guident le lecteur dans une actualisation événementielle de ces expressions. Nous avançons l'hypothèse que cet instruction de lecture est contenue dans les désignants d'événements, et qu'elle s'active grâce à une série de dispositifs sémiotiques et langagiers qui articulent la mémoire individuelle avec celle, collective, des événements sociaux.

¹ Chercheuse au Département de Langues et Littératures Romanes, Unité de Recherche en Linguistique, Université Libre de Bruxelles.

L'une des principales fonctions du discours d'information est de nommer des événements. Le produit de cet acte de nomination, que nous appelons les *désignants d'événements* (désormais DE), nous intéressent par leur double statut de constructeur et de construit : tout en étant le produit d'une description de l'actualité, ils constituent un dispositif important dans la construction de notre histoire immédiate. Ils nous semblent condenser l'un des principaux mécanismes discursifs de la presse quotidienne : à un certain moment, le discours médiatique produit une expression pour référer à un ensemble de faits perçu comme unique et ayant une cohérence interne, dénomination qui encode rapidement les coordonnées événementielles, lesquelles seront plus ou moins mémorisées par les lecteurs selon la saillance de l'événement en question pour la communauté. Ce phénomène de mémoire discursive peut être observé dans toute une série d'exemples¹ :

- 1) *Banlieues* : les médias américains sans complaisance (lemonde.fr 14.11.05)
- 2) L'infernal retour de *Tchernobyl* (Politis 12.12.02)
- 3) *La canicule* a déjà fait 3000 morts (lalibre.fr 14.08.03)
- 4) *Tibéhirine* et après (lemonde.fr 21.11.09)
- 5) De *Hiroshima* aux *Twin Towers* (*Le Monde diplomatique* n° 582, 9.02)

L'énorme quantité d'information que transmettent ces expressions n'échappe à aucun lecteur de la presse quotidienne généraliste. Malgré la naturalité du phénomène, nous pouvons nous demander quels sont les indices d'interprétation dont disposent les lecteurs pour actualiser le programme de sens « événement » de *Tchernobyl* ou de *11-septembre*, et non, par exemple, le programme de sens initial « ville » ou « date ». En termes cognitifs, cela revient à dire que nous sommes capables d'interpréter une substance (un nom) comme un procès (un événement) avec des coordonnées spatio-temporelles spécifiques.

1 Les exemples sont extraits d'un corpus de 1100 occurrences de désignants d'événements. Ils ont été prélevés de journaux d'information générale belges (francophones) et français, entre 2005 et 2009.

Pratiques d'écriture, compétences de lecture

Pour pouvoir expliquer ce phénomène de reconnaissance il nous faut d'abord décrire le processus de formation de ces expressions. Ce processus témoigne de pratiques d'écriture propres au discours d'information, qui dépendent de routines rédactionnelles – comme la place prépondérante dévolue aux toponymes et aux dates dans la nomination d'événements – autant que de contraintes matérielles – l'espace réservé à la rédaction des titres, par exemple. Cette pratique d'écriture exige une compétence de lecture pour actualiser les sens capitalisés par les DE, compétence qui témoigne de la coopération qui s'établit entre le méta-énonciateur et les lecteurs. Ceux-ci sont amenés à faire une série d'inférences, à partir d'indices textuels (linguistiques et sémiotiques), pour « compléter » l'information manquante en surface. Nous n'aborderons pas ici des problématiques liées à l'interprétation des énoncés journalistiques (interprétation qui intervient même au niveau des dénominations partagées), dans « l'espace mystérieux qui s'étend entre texte et lecteur », pour reprendre les mots de Daniel Dayan (1981) dans un article classique sur la réception. Car si c'est bien la réception qui intéresse, en dernière instance, l'analyste du discours médiatique —la réception des messages est la terre promise du chercheur, écrit Jérôme Bourdon (2004, p.12)—, nous nous limiterons dans cet article à observer non des *pratiques de lecture effectives*, mais des *compétences de lecture nécessaires* pour décoder certains titres de presse qui contiennent des désignants d'événements. L'observation des représentations qu'éveillent les DE dans le chef des lecteurs relèverait d'un tout autre travail de recherche, qui porterait sur les images et les lexiques associées aux expressions événementielles¹.

Dans un premier temps, nous exposerons les règles de formation des DE, en spécifiant les routines journalistiques qui interviennent dans ce processus. Nous examinerons ensuite quels sont les mécanismes

1 Même si la valeur événementielle d'un toponyme ou une date est transparente, les représentations associées varient d'une personne à l'autre, comme nous avons pu le constater lors d'entretiens informels avec des étudiants de séminaire et des collègues. Ces conversations, qui n'ont aucune valeur statistique, ont montré que les représentations d'un toponyme tel que Tiananmen sont autant iconographiques (la célèbre photo de Jeff Widener du « Rebelle inconnu » qui fait face au tank à la place *Tiananmen*) que discursives (sont évoqués des noms tels que *massacre* ou *manifestations*).

qui participent dans la reconnaissance du contenu événementiel de ces expressions, et, enfin, nous essaierons de définir cette compétence de lecture à laquelle le discours d'information nous a habitués.

La formation des désignants d'événements

Lorsqu'un événement fait irruption dans l'espace public¹, il doit être nommé par une instance légitimée socialement, en l'occurrence, les médias d'information. En dépit de l'évidence de certains désignants tels que *le 11 septembre*, *BHV*, *Tiananmen* ou encore *les caricatures de Mahomet*, ils ne surgissent pas tels quels dans le discours médiatique, puisqu'il s'agit de noms ou de syntagmes qui ont une référence mondaine non événementielle. Il faut donc décrire le procédé métonymique par lequel une date, un nom propre ou un nom commun se voient investis de la mémoire d'un événement.

Dans le discours d'information, l'activité de nomination est une activité de mise en forme du réel, de l'actualité, car elle classe et hiérarchise les faits mondains. Comme le note P. Charaudeau :

Des morts sont des morts [...], mais [leur] signification événementielle, le fait que ces morts soient désignés comme faisant partie d'un « génocide », d'une « purification ethnique » ou d'une « solution finale », qu'ils soient déclarés « victimes du destin » (catastrophe naturelle) ou de la « méchanceté humaine » (crime), dépend du regard que le sujet porte sur ce fait (Charaudeau, 2005, p. 82).

L'énonciateur journalistique va ainsi nommer l'événement en même temps qu'il va spécifier sa nature, par le biais d'un nom commun, puisqu'il faut tout d'abord donner une substance à ce qui dans le monde phénoménal constitue un processus (une guerre, une manifestation, un attentat, etc.). La première information contenue dans le DE est ainsi un nom événementiel (*guerre*, *émeutes*, *affaire*, *attentats*, etc.), c'est-à-dire un nom qui éveille l'idée d'événementialité². Mais pour que ce

1 Ce n'est pas ici le moment de discuter sur la notion d'événement, dont la littérature en sciences sociales est abondante. Nous entendons par événement médiatique un fait qui survient dans l'espace public qui change le visage de l'actualité et qui marque un avant et un après dans le vécu collectif.

2 La catégorie de nom événementiel est proposée par la sémantique lexicale ; voir par

nom puisse référer à un événement concret il doit avoir un complément, qui situe l'événement en spécifiant certaines de ses coordonnées (géographiques, temporelles ou autres) : la guerre *de Kippour*, les émeutes *de Villiers-le-Bel*, l'affaire *du voile* ou encore les attentats *du 11 mars* (2004 à la gare d'Atocha, Madrid). D'un point de vue strictement linguistique, il s'agit d'expressions définies complètes, qui ne posent aucun problème de référencement car, dans le cadre du discours d'information, elles font référence à des entités existantes (il y a un attentat et il a eu lieu le 11 mars).

Or, par un processus de condensation propre au discours médiatique, qui est particulièrement observable dans la presse écrite, le nom événementiel se voit effacé du syntagme, pour des raisons d'économie linguistique propre à ce discours que l'on détaillera plus loin. Le résultat de ce processus est un DE qui circulera aisément dans le discours d'information, et ce malgré la concision de l'expression et l'absence de support sémantique : *le 11-mars*, *Kippour*, *Tchernobyl*, ou encore *le voile* (pour *l'affaire du voile islamique*). Nous appellerons ces séquences hypersynthétiques *mots-événements*, à la suite de Sophie Moirand : « précédés du déterminant défini, ils correspondent de fait à des opérations de référence à des événements, ils fonctionnent comme des dénominations partagées, ils renvoient à des connaissances emmagasinées et ils servent, pour paraphraser *le Petit Robert*, à «éveiller» l'idée d'un événement » (Moirand, 2004, p. 382). La description de ce processus est celle de l'émergence, dans et par le discours de presse, de référents sociaux communs, par le biais d'une mémoire des discours.

Par contre, certains événements sont nommés par les médias à l'aide d'une expression définie incomplète, comme c'est le cas de *la canicule* ou *la crise*. Ce type d'expressions s'interprète comme faisant référence au contexte d'énonciation immédiat, c'est pourquoi elles sont facilement désambiguïsées par les lecteurs (ex. 6), malgré le fait qu'elles sont concurrencées par un emploi générique (ex. 7).

- 6) La canicule a aussi tué en Belgique (lesoir.be 30.06.04)
- 7) Météo France prépare un système d'alerte pour prévenir de l'arrivée de la canicule (lemonde.fr 30.4.04)

Les expressions définies incomplètes ont cependant tendance à devenir complètes avec le temps, lorsqu'elles sont évoquées en dehors du moment discursif¹ correspondant. La raison en est qu'elles perdent la référence au contexte d'énonciation, comme dans le cas de *la canicule de 2003*, qui libère le nom pour la nomination de nouvelles canicules, et comme ce sera certainement le cas de la crise financière qui a débuté en 2008, connue actuellement sous sa forme simple, *la crise*.

La question qui se pose dans le cas des expressions incomplètes est précisément celle de la construction de la référence à l'échelle sociale : comment une large communauté de lecteurs peut-elle identifier les mêmes référents, malgré le fait que les noms n'ont pas de complément prépositionnel servant à situer l'événement ? C'est également le cas de certains emprunts linguistiques fréquemment utilisés dans les médias, tels que *l'intifada*² ou *le tsunami*. Nous décrirons par la suite le phénomène de la mémoire discursive, qui se trouve à la base de cette compétence de lecture qui nous permet d'actualiser pleinement le sens événementiel de certaines expressions médiatiques.

La reconnaissance des désignants d'événements

De quoi avons-nous besoin pour identifier un nom ou un syntagme nominal comme un DE ? Quels sont les indices qui nous permettent d'opérer la référence de *Tiananmen*, *BHV* ou *Mai-68* malgré leur faible contenu sémantique ? Dans le cas des expressions définies incomplètes comme *la crise*, quels sont les indices qui nous autorisent à opérer une référence située spatio-temporellement malgré le manque d'expansion du nom (i. e. *la crise irakienne*, *la crise financière*, etc.) ?

1 Le concept de moment discursif, proposé par Sophie Moirand, désigne une production discursive intense « à propos d'un fait du monde réel qui devient *dans* et par les médias un 'événement' : par exemple, la coupe du monde de football de 1998, les tempêtes de décembre 1999 en France, 'la surprise' du premier tour de l'élection présidentielle le 21 avril 2002 en France [...] le début de la guerre en Irak en mars 2003, la canicule de l'été 2003, l'attentat à la gare de Madrid le 11 mars 2004 » (Moirand, 2007, p. 4).

2 Comme la canicule de 2003, l'intifada a reçu une dénomination spécifique à partir de la *deuxième intifada*, expansion du nom qui sert à la distinguer de la première.

Le processus de condensation des expressions définies complètes, ainsi que la construction du sens des expressions définies incomplètes, se situe dans la continuité du discours journalistique, lequel bâtit l'actualité progressivement d'un numéro à l'autre du journal. Comme nous l'avons dit plus haut, les événements sont d'abord nommés à l'aide d'une expression définie (complète ou incomplète), car cela fait partie des routines journalistiques¹, mais ces expressions ont tendance à se condenser pour donner lieu à un mot-événement. Ceux-ci conservent cependant une référence au nom événementiel effacé, car ils s'inscrivent dans le flux d'une mémoire des discours qui se développe d'un numéro du journal à l'autre. D'après cette hypothèse, *le 11 septembre* aurait enregistré l'information qu'il s'agit d'un attentat, *Tchernobyl* celle qu'il s'agit d'une catastrophe/accident nucléaire et *Mai-68* est associé, bien que plus vaguement, à une série de noms événementiels tels que *émeutes*, *mouvement*, *révolte* ou encore *révolution*. La mémoire dont il s'agit serait donc de nature lexicale, et se construirait interdiscursivement, c'est-à-dire par référence à des dires antérieurs.

On peut donc considérer le phénomène en termes de mémoire discursive, concept forgé par l'analyste du discours Jean-Jacques Courtine (1981) pour rendre compte du fait qu'un énoncé peut faire appel à des énoncés antérieurs, et ce à l'insu de l'énonciateur. Le concept de Courtine suggère que la mémoire est logée dans l'énoncé et non chez l'individu. Travaillant sur le concept de mémoire dans des textes journalistiques, Sophie Moirand se demande également : « ce seraient donc les mots qui ont une mémoire » ? (Moirand, 2007, p. 51). Or, force est de constater que certains DE n'éveillent aucune image chez nous, puisque nous ne disposons pas des informations interdiscursives suffisantes. Autrement dit, nous ne pouvons faire appel à aucun *prédiscours*, concept sous lequel Marie-Anne Paveau subsume des savoirs, des représentations doxiques, des croyances et des pratiques « qui donnent des instructions pour la production et l'interprétation du sens en discours » (2006, p. 118). Observons ces quelques exemples, en dehors du répertoire des DE les plus célèbres :

1 Voir à ce sujet l'article de Michel Palmer (1996) sur les protocoles de nomination des agences de presse.

- 8) Tricastin : Borloo veut contrôler les nappes phréatiques autour de toutes les centrales nucléaires (liberation.fr 17.7.08)

Une semaine après la fuite radioactive autour de **la centrale de Tricastin**, le ministre de l'Ecologie a aussi demandé à la PDG d'Areva Anne Lauvergeon de se rendre à l'usine Socatri et de faire un audit interne.

- 9) Un Ghislenghien bis reste encore possible (*Metro*, édition belge 26-27.7.06)

La répétition d'un **scénario catastrophe** comme celui de Ghislenghien en **2004** n'est pas à exclure. D'après la confédération flamande de la construction, la cartographie des conduites doit encore être améliorée.

Pour un lecteur qui ne serait pas au courant de l'actualité française, le titre de l'exemple 8 peut – et pouvait même à l'époque – sembler obscur. Méconnaissant le référent du désignant, n'ayant pas assisté au moment de baptême et ne s'inscrivant pas dans le moment discursif correspondant à l'événement, le lecteur ne pourra pas actualiser le DE. Dans la situation de lecture, cependant, une série d'éléments viennent à son secours. Comme l'a montré M. Lecolle (2009), le sens du toponyme est repérable dans le contexte de l'article de presse, où l'on retrouve une série d'informations sur la nature du référent (autrement dit, dans le cotexte environnant le DE). Dans le cas de nos exemples, le nom événementiel (*fuite radioactive*), la construction temporelle (*une semaine après*) et des occurrences qui rappellent des éléments passés (*centrale de Tricastin* renvoie à *centrale de Tchernobyl*) nous aident à identifier le référent. De la même manière, le titre 9 peut difficilement être actualisé par un lecteur qui ne serait pas au courant de l'actualité belge, mais des éléments du cotexte peuvent contribuer à l'actualisation, malgré le fait que le premier paragraphe (celui qui est censé contenir le noyau de l'information) ne contient pas de nom événementiel, mais un nom adjectivé qui rappelle la nature des faits (*scénario catastrophe*).

Nous sommes donc obligés de constater que ce ne sont pas les désignants eux-mêmes qui contiennent la mémoire des faits, car la reconnaissance repose sur les informations préalables dont dispose le sujet. Le phénomène de nomination des événements médiatiques que nous décrivons s'explique donc certes en termes de mémoire, mais il

serait difficile de souscrire à une vision désincarnée d'une mémoire contenue dans les énoncés au-delà des sujets¹.

Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement ici est le fait que, même si nous n'identifions pas le référent d'un DE, nous sommes capables de reconnaître qu'il s'agit d'un DE... En absence de cotexte – comme c'est souvent le cas de la « une » des versions électroniques des journaux ou de newsletters –, nous pouvons nous rendre compte que *Tricastin* (ex. 8) ou *Ghislenghien* (ex. 9) font référence à des événements sans pour autant les situer ou même identifier leur nature, et non, par exemple, à des endroits (que nous risquons de ne pas connaître). Nous les actualisons, *a minima*, comme l'endroit auquel un événement – dont nous ne connaissons pas la nature – a eu lieu, car chaque DE comporte une information concernant le type d'événement dont il s'agit, déclenchée par les propriétés sémantiques de chaque mot ou expression (date, toponyme, emprunt linguistique, expression dénominateur complète ou incomplète). Cette compétence implique la connaissance – théorique – que le toponyme ou la date constituent une des coordonnées de l'événement en question². Tout cela nous mène au constat que, malgré l'absence de prédiscours, un lecteur peut reconnaître des DE à une série d'indices. Ils contiennent donc une instruction de lecture nous enjoignant à les interpréter comme des DE ayant un ancrage spatio-temporel.

Nous voyons ainsi que le décodage des DE, et notamment des mots-événements, qui ne contiennent aucun nom événementiel explicite, implique une véritable compétence de lecture des textes médiatiques, laquelle, nous l'avons dit, est basée sur notre connaissance de l'interdiscours et, plus largement, sur nos prédiscours.

Nous avons décrit plus haut comment se forge le sens des mots-événements à partir d'un sédiment lexical interdiscursif qui reste (ou pas) dans la mémoire publique, mémoire déclenchée par les désignants. Mais dans le fonctionnement propre au discours médiatique, d'autres éléments contribuent à actualiser le sens événementiel de ces expres-

1 Ce qui ne veut pas dire que les souvenirs sont individuels ; bien au contraire, ils sont façonnés collectivement par les discours et les images qui circulent dans l'espace public. Voir à ce sujet le travail de Marie-Anne Paveau sur les prédiscours (Paveau, 2006).

2 Au sujet des dates en fonction événementielle, que nous appelons *héméronymes* pour les distinguer des *chrononymes* (noms de périodes), voir (Calabrese, 2008).

sions, et notamment la présence de DE en titre et, plus particulièrement, le rôle qu'y jouent les noms propres.

Le rôle du titre

Dans la presse écrite, l'événement surgit dans le titre, espace de nomination par excellence. C'est là qu'il est présenté aux lecteurs, qu'il est nommé selon l'économie linguistique propre aux médias écrits et qu'il est légitimé en tant qu'information d'actualité. C'est encore à cet endroit de grande visibilité que l'événement, que nous méconnaissions, auquel nous n'avons pas d'accès direct, se présente à nous comme un « déjà-là ». C'est dans le titre que s'instaure la convention de dénomination, qui dit que dorénavant, étant donné un événement *x*, il portera le nom *X*. Or, dans la presse écrite (sur papier mais notamment en version électronique) les titres omettent plus qu'ils ne disent, car ils sont construits sur le principe de condensation de l'information. Le texte exige ainsi « du lecteur un travail coopératif acharné pour remplir les espaces de non-dit ou de déjà-dit restés en blanc », comme l'écrivait Umberto Eco dans *Lector in fabula* (1985, p. 27).

Les titres de la presse d'information générale n'ont pas une forme universelle. Selon la langue de rédaction, les habitudes culturelles et l'identité du quotidien, ils adoptent une syntaxe et un style particuliers. Dans la presse francophone généraliste, ce phénomène est particulièrement visible dans la configuration classique des « titres bisegmentaux à deux points », comme les appellent les linguistes Bosredon et Tamba¹. Dans cette forme titrale, soit le deux-points sépare deux termes nominaux, soit le deux-points sépare un nom d'une proposition :

URSS : l'agitation dans les Républiques

Chômage : Mme Aubry dénonce les « faux débats »

Les deux termes sont reliés par une relation d'*à propos* (*aboutness*), c'est-à-dire que le premier segment peut être identifié comme un « dossier d'actualité, susceptible de regrouper à travers une durée indéterminée toute une succession de faits consignés jour après jour dans la presse » (Bosredon & Tamba, 1992, p. 37), tandis que le deuxième

1 Dans un article de 1982 sur les titres du *Monde*, M. Mouillaud développe une hypothèse très similaire.

segment consigne un élément nouveau qui doit être rapporté à l'actualité, peut-être même à la date à laquelle il a été énoncé. Bosredon et Tamba décrivent ces titres comme un « dispositif scriptovisuel » (*ibidem*, p. 41), car ils contribuent à hiérarchiser l'information pour les lecteurs et ont donc des conséquences sur leur perception de l'actualité.

Dans les deux exemples cités plus haut, *URSS* et *chômage* ne renvoient pas à des situations de discours concrètes mais à des réalités mentales. Or, dans les cas où la première position est occupée par un DE (comme dans les exemples suivants mais également les ex. 1 et 8 cités précédemment), la séquence renvoie toujours à un référent concret, même si le lecteur n'est pas capable de le reconnaître immédiatement, par manque d'information par exemple :

- 11) 11 mars : Zapatero met l'ETA hors de cause (nouvelobs.com 18.12.04)
- 12) Affaire Parmalat : onze responsables du groupe condamnés à des peines d'emprisonnement (lemonde.fr 28.06.05)
- 13) Tsunami: les Indiens rendent hommage à leurs victimes un an après (lemonde.fr 25.12.2005)
- On peut les reformuler comme suit :
- 11') Zapatero met l'ETA hors de cause dans les attentats du 11 mars
- 12') Onze responsables du groupe condamnés à des peines d'emprisonnement dans l'affaire Parmalat
- 13') Les Indiens rendent hommage à leurs victimes un an après le tsunami

Néanmoins, même en cas de méconnaissance de l'événement en question, la structure du titre bisegmental nous aidera à interpréter le premier élément comme un DE, car il posera cette réalité comme un présupposé. C'est effectivement un effet de la relation *d'à-propos* dont parlent Bosredon et Tamba : si l'on parle de quelque chose, on doit d'abord poser son existence. Dans le cadre du discours d'information générale, la dimension réaliste des référents est présupposée par le contrat de lecture ; la partie thématique du titre renvoie ainsi à une réalité référentielle. Même si la relation *d'à propos* ne spécifie pas la relation entre les deux termes, dans le discours d'information ce rapport est souvent de l'ordre de l'événementiel, ne fût-ce que sous une forme minimale (il se passe quelque chose par rapport à ce dont on parle). Comme le notent Mouillaud et Tétu dans leur étude classique sur le

journal quotidien, le titre transmet une information « dans des formes de reconnaissance qui appartiennent à la culture du journal ainsi qu'à la reconnaissance de son lecteur » (Mouillaud & Tétu, 1989, p. 115).

Le rôle des « mots-clés »

Des recherches ont montré que les chances de mémoriser des parties de phrases sont plus élevées pour la première partie de la phrase que pour la deuxième (Douël, 1987). Un lecteur moyen retiendrait seulement la moitié des mots de la première moitié d'une phrase de quarante mots, et le dixième seulement des mots de la seconde moitié (*ibidem*, p. 82-83). Pour cette raison, J. Douël, auteur d'une étude sur les pratiques de lecture journalistiques, conseille de placer les « mots-clés » en début de phrase. La forme titrale décrite par Bosredon et Tamba rend en effet plus aisée la détachabilité de certains éléments qui participent de la nomination de l'événement, tels que la localisation géographique ou temporelle. Dans son usage minimal, cette configuration autorise une lecture événementielle temporaire de certains toponymes, lesquels ne peuvent pas rester associés à un événement de façon permanente :

– 14) Pékin : et après ? [éditorial] (lemonde.fr 25.08.08)

Cette forme titrale propre à la presse écrite francophone nous permet d'observer l'un des cas les plus intéressants de coopération interprétative chez les lecteurs, car si le texte peut être représenté comme « un système de nœuds ou de joints, [il faut] indiquer où – à quels nœuds – la coopération du Lecteur Modèle est attendue et stimulée » (Eco, 1985, p. 84)¹. Très codifiée, cette structure est un signal d'événementialité, notamment en présence de noms propres toponymiques, de dates et de noms événementiels (*canicule*, *tsunami*, manifestation, etc.).

La plupart des manuels de techniques rédactionnelles destinés aux journalistes expliquent le processus de condensation de l'information

1 Si la notion de « lecteur modèle » (amplement critiquée et dépassée depuis, voir Dayan, 1981) ne permet pas d'anticiper les appropriations, les lectures, les interprétations qu'en font les lecteurs (en d'autres termes, la réception), elle reste toujours opérationnelle pour observer les compétences de lecture que le texte exige d'un éventuel lecteur.

dans la titraille. Pour composer un titre, le journaliste doit se demander ce que le lecteur doit absolument retenir de l'article. Pour cela, il faut conserver uniquement les informations essentielles, celles qui décrivent au mieux l'événement sans risque de sous-informer ou de sur-informer le lecteur ; parmi ces informations essentielles on trouve souvent des toponymes. Plusieurs manuels (Douël, 1987 ; Furet, 2006) pointent le défaut de certains titres de presse qui mentionnent un anthroponyme plutôt qu'un toponyme. Citons cet exemple commenté par Douël : dans l'affaire dite de Bruay-en-Artois, la jeune Brigitte Dewèvre est retrouvée morte, crime avoué par Jean-Pierre X, qui reviendra plus tard sur ses aveux. Un grand quotidien eut la mésaventure de titrer « Jean-Pierre face aux Dewèvre ». De tous les titres produits à la une dans la couverture de l'affaire, celui-ci a été lu par un très faible nombre de lecteurs. Ce taux de lecture (calculé lors d'un sondage) s'explique par le fait que les lecteurs n'avaient pas mémorisé les anthroponymes, le titre ayant omis de mentionner le « mot repère » (ou « mot-signal »), comme l'appelle Douël, « Bruay-en-Artois », c'est-à-dire le toponyme où eut lieu le crime. En effet, dans les titres journalistiques, l'anthroponyme annonce souvent un événement discursif, suivi d'une citation¹. Au contraire, le toponyme est un indice d'événementialité.

Dans la grammaire du discours de presse, les noms propres et les dates jouent un rôle particulier en titre, car ils font référence à une des coordonnées de l'événement. Il est donc clair pour nous que la compétence de lecture naît d'une série de routines rédactionnelles des journalistes. Ces routines les conduisent à privilégier des unités langagières qui peuvent éveiller rapidement l'idée d'événement et qui y renvoient directement, comme c'est le cas des noms propres et des dates – que nous pouvons assimiler à des noms propres en raison de leur absence de sens lexical (cfr. Calabrese, 2008).

1 Comme dans ce titre du Soir : Bart De Wever : « Je suis épuisé » (lesoir.be 22.12.10).

Conclusion

Nous avons essayé de montrer que la problématique des DE doit être abordée à la fois dans ses dimensions linguistique, discursive, sémiotique et cognitive, puisque dans la reconnaissance des DE interviennent l'information contenue dans certains mots-événements (toponymes et héméronymes), la position du désignant dans l'aire de la page, la mémoire discursive et la présence d'indices dans le cotexte. La compétence de lecture qui nous permet de désambiguïser des toponymes (*Tchernobyl* ne réfère pas à la ville mais à l'explosion) ou des dates (*le 11 septembre* ne désigne pas une date mais des attentats), et d'actualiser de simples noms communs comme faisant allusion à des événements (*le voile* par rapport à *l'affaire du voile*, *banlieues* par rapport à *émeutes dans les banlieues*), est ainsi une véritable compétence culturelle fondée sur des usages, des connaissances du monde, des genres et des discours. Le fonctionnement linguistique du processus de nomination d'événements, et la compétence de lecture qu'il exige des lecteurs, témoigne plus largement d'une des principales fonctions du discours d'information, celle de créer des domaines de connaissance communs.

Nous voyons donc que la notion de compétence ne se résume pas uniquement à des connaissances ou des savoirs, mais à des routines de lecture, auxquelles nous a habitués le discours d'information. La compétence de lecture est ainsi directement liée aux routines d'écriture journalistiques, lesquelles développent chez les lecteurs des façons de lire le texte médiatique. Il reste à creuser ce qui, dans l'actualisation des DE, ne relève pas de la compétence de lecture mais de la représentation, c'est-à-dire les images façonnées collectivement (mais aussi selon l'expérience individuelle) que les lecteurs relient à chaque désignant, et donc à chaque événement. Comme nous l'avons suggéré (voir note 3), ces images sont de toute évidence sémiotiquement hétérogènes, car elles contiennent une part de verbal et une part d'iconique. Ce passage de la compétence à l'interprétation contribuerait à approfondir notre connaissance des pratiques effectives d'un lectorat largement fantasmé par les études sur la réception.

Références

- Bosredon, B., & Tamba, I. (1992). Thème et titre de presse : les formules bisegmentales articulées par un « deux points ». *L'information grammaticale*, 54, 36-44.
- Bourdon, J. (2004). La triple invention : comment faire l'histoire du public ? *Le temps des médias*, 2004/2, 3, 12-25.
- Calabrese, L. (2008). Les héméronymes: ces événements qui font date, ces dates qui deviennent événements. *Mots. Les Langages du politique*, 88, 115-128.
- Calabrese, L. (2009). Nom propre et dénomination événementielle : quelles différences en langue et en discours ? *Corela*, 7(1). Disponible à : <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=2119>
- Charaudeau, P. (2005). *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*. Bruxelles : Duculot.
- Courtine, J.-J. (1981). Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens. *Langages*, 15(62), 9-128.
- Dayan, D. (1981). Les mystères de la réception. *Le Débat*, 71, 146-162.
- Douël, J. (1987). *Le journal tel qu'il est lu*. Paris : Centre de formation et de perfectionnement des journalistes.
- Eco, U. (1985) [1979]. *Lector in fabula* (trad. M. Bouzaher). Paris : Grasset.
- Fabre, C., & Le Draoulec, A. (2006). La dimension événementielle du syntagme nominal dans la structure *avant* + SN. *Cahiers de Lexicologie*, 89, 47-74.
- Lecolle, M. (2009). Éléments pour la caractérisation des toponymes en emploi événementiel. Dans M. Pierrard, L. Rosier & D. Van Raemdonck (Éd.), *Représentations du sens linguistique III*. (pp. 29-43). Paris : L'Harmattan.
- Moirand, S. (2004). La circulation interdiscursive comme lieu de construction de domaines de mémoire par les médias. Dans J.-M. López Muñoz, S. Marnette & L. Rosier. (Éd.), *Le discours rapporté dans tous ses états*. (pp. 373-385). Paris : L'Harmattan.
- Moirand, S. (2007). *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Paris : PUF.
- Mouillaud, M. (1982). Grammaire et idéologie du titre de journal. *Mots. Les langages du politique*, 4(1), 69-91.
- Mouillaud, M., & Tétu, J.-F. (1989). *Le journal quotidien*, Lyon, PUL.
- Palmer, M. (1996). L'information agencée, fin de siècle. Visions du monde et discours en fragments. *Réseaux*, 75, 87-110.
- Paveau, M.-A. (2006). *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.